

Le devoir de mémoire au LEF

Le témoignage de Suzanne Vier – Nowodworsqui

Suite à la rencontre avec Suzanne au sein du lycée le 28 janvier 2025, des interrogations ont émergé parmi les élèves. Nous avons alors repris rendez-vous avec Suzanne afin de l'interviewer, de compléter et de préciser son témoignage.

Après avoir discuté et consulté plusieurs ouvrages, notamment le livre *Le mémorial de la déportation des Juifs de France*, où trois des membres de la famille de Suzanne sont inscrits, sa maman Golda, sa tante Fayga et sa cousine Rebecca, l'interview a pu débuter.



NAJMAN	MURDKA	23.12.22	ZALWICE	ROTSZTAJ
NAJMAN	MENDEL	22.05.01	VARSOVIE	ROTTER
NAJMAN	ABRAHAM	27.03.00	BREZIGNY	ROSEN
NAJMAN	PESSAC	16.08.06	DSILOZIM	ROZENBA
NATCHIT	WOLF	08.08.02	LOWNO	ROZENBA
NECHEMIE	EMILE	13.06.10	VARSOVIE	ROZENBA
NECHEMIE	GINA	15.03.09	BERZNIG	ROZENBA
NESELRODE	SALOMON	.12	DOWNO	RUTWI
NEUMAN	MOISE	28.12.03	DYDIOVO	ROZENFI
NIREMBERG	GITA	14.11.10	SEDZISKOW	RUBINS
NORYNBEG	SZLAMA	12.11.16	VARSOVIE	RUCHLE
NOWODWORSKI	CHAIM	17.12.01	MARWAGNE	RUNK
NOWODWORSKI	REBECCA	06.07.21	VARSOVIE	RUSS
NOWODWORSKI	FAYGA	13.09.28	VARSOVIE	RUTWI
NOWODWORSKI	GOLDA	10.05.04	LUXEMBOURG	RYB
ODARZANNEC	JANKIEL	19.03.04	VARSOVIE	RYBS
OFFER	LEON	15.02.02	VARSOVIE	RYBS
OJZEROWICZ	ABRAM	19.07.87	RADOSK	RYCH
OPOCZINSKI	MOSEK	13.0	GOLC-JENOKO	SACI
OPPEINHEIMER	ANITA	21	WARTA	SAF
ORBER	PINKUS	11	WOW	SAL
ORTMAN	HERSZ	27.0	WOW	SAN
OSTASZOWER	MAJER	10.10.	WOW	SAN
PAKULA	AJSIK	.0	WOW	SAN
PARISER	OSWALD	09.12.24	WOW	SAN
PARISER	ESTHER	17.12.21	WOW	SAN
		25.12.99	WOW	SAN

Gunes O. : Après tout ce que vous avez vécu, est-ce que la situation politique actuelle vous inquiète ? Si oui pourquoi ?

Elle trouve que la situation actuelle est inquiétante, très inquiétante...

Elle nous a parlé d'Israël dont la population vit dans une atmosphère de guerre, des retours en France, l'un de ces neveux parti vivre en Israël est rentré en France récemment ne supportant plus ce climat de guerre ainsi que de vivre perpétuellement dans la peur.

La guerre Ukraine/Russie l'inquiète aussi beaucoup, elle se pose d'ailleurs la question « pourquoi vouloir faire la guerre ? ».

Elle se souvient qu'au magasin avant la guerre, son père servait un homme d'origine russe et un autre, devenu un ami, d'origine ukrainienne sans qu'il n'y ait de tensions !

**Jules C. : Qu'est-ce qui vous a décidé à témoigner ? À la jeune génération, au lycée ?
Et quand avez-vous commencé à témoigner ?**

« Je n'en avais pas eu ni l'idée, ni l'envie.

Après ma retraite en 1989, je suis partie en voyage avec mon mari et peu de temps après M. Mousset, inspecteur académique a pris sa retraite et j'ai été invitée. Au départ je ne voulais pas y aller car j'étais restée sur un contentieux lors de ma dernière année d'enseignement. Une classe avait été supprimée et j'avais 36 élèves en CM2, ils n'ont d'ailleurs pas pu se rendre en classe de neige.

Malgré tout, j'ai assisté au départ en retraite de ce monsieur mais j'ai décidé de mettre bien voyant mon collier avec une étoile de David par-dessus mon bustier. (A l'école les signes distinctifs de religion étaient interdits, c'est toujours le cas, n'est-ce pas ?). Une autre inspectrice était là, Annick, qui l'a remarqué et a posé des questions à M. Mousset me concernant.

M. Rizzo (j'avais eu son fils en classe) m'a aussi posé des questions lorsque les programmes d'histoire ont changé. Il cherchait des témoins pour enrichir ses cours, voire venir devant les élèves. Par la suite M. Mousset m'a demandé d'intervenir dans les classes et devant les professeurs. C'est comme cela que j'ai commencé peu après ma retraite de l'E.N à aller témoigner dans les écoles, les collèges et les lycées. »

Gwendal C (G.C) : Pouvez-vous me décrire une journée type au camp de Beaune-la-Rolande ?

« En octobre 1942, nous avons été transféré de la prison de Montargis au camp en camionnette, celle de M. Malapeau, un marchand de bière et de limonade. Assises sur des caisses, nous étions six fillettes de 3 à 13 ans et une femme en pleurs gardées par deux soldats allemands armés ! Lorsque nous sommes arrivés, le camp avait été vidé. Il ne restait que quelques personnes.

Nous avons été mises dans la baraque 16 qui était coupée en deux par une cloison de bois : l'avant pour les hommes et l'arrière pour les femmes et les enfants. On nous a octroyé un emplacement dans un angle du baraquement, près du local glacial des tinettes, c'est-à-dire les toilettes, et les lavabos. Nous dormions toutes ensemble.

Le matin, nous nous réveillions avec le bruit.

On nous servait un café (en fait de l'orge grillé) servi depuis un arrosoir sans la pomme avec une tranche de pain qu'il fallait conserver toute la journée. Moi, je la gardais dans mon mouchoir (j'espère qu'il était propre!), le temps était rythmé par les repas (dont j'ai déjà parlé lors de ma venue). Parfois, un peu de lait pour les plus petits.

Lorsqu'on nous servait du fromage blanc dans une bassine, nous faisons attention de ne pas aller trop sur les bord ou de gratter le fonds, ce n'était pas très propre.

Nous étions 14 enfants sans parents avec le petit Jean-Marie qui est décédé au camp de la diphtérie. Ma sœur Raymonde s'occupait de tout ce petit monde.

Une fois par semaine, nous avions un morceau de saucisse.

La croix rouge nous apportait des biscuits vitaminés et du lait. Un vrai moment de bonheur.

Cette même organisation est allée en préfecture pour nous les 14 enfants, afin de signaler qu'il existait des centres à Paris de l'UGIF pouvant nous accueillir.

Je me souviens surtout qu'il faisait très froid (-20°C), j'avais des engelures des pieds aux genoux, mes mains étaient bleues. Lorsque nous avons été arrêtés il faisait encore doux, nous avions des vêtements légers et nous n'avions pas pris de valise donc nous n'avions pas de quoi nous changer. Puis nous sommes partis sur Paris en janvier, dans un premier centre Papin, puis nous avons été séparées dans plusieurs centres... Bref, il faisait très froid et nous avons peu de chauffage, le petit poêle fonctionnait quand nous avions un peu de bois. Le vent sifflait à travers les planches des baraques. L'humidité et nos respirations faisaient geler les couvertures devenues raides le matin.

Au camp, nous dormions ensemble dans des châlits, nous n'avions pas de matelas, on nous donnait de la paille avec des puces et nous dormions dessus. La paille était la même que pour le bétail, elle arrivait par ballots. Le matin nous ramassions la paille tombée entre les lattes pour la remettre sur le lit. Nous avions une couverture grise.

Ma grande sœur Raymonde s'occupait de tout et de tout le monde : ménage, répartir la paille, tirer les couvertures, toilette à l'eau glacée, laver le linge sans savon et nous obliger à manger même si c'était mauvais. Je me souviens qu'elle me pinçait le nez.

Au camp, j'ai eu une camarade, Francine Christophe qui avait 9 ans. Elle et sa maman sont revenues de Bergen-Belsen, elles « bénéficiaient » du fait d'être femme et fille de prisonnier de guerre.

Je me souviens aussi que nous nous grattions beaucoup. Lorsque nous sommes arrivés à Paris, on nous a coupé les cheveux très courts à cause des poux. Nous n'avions pas aimé. »

G.C : Le policier qui a arrêté votre maman est-il venu s'excuser ?

« Non, nous n'avons jamais revu M. Meunier, il a d'ailleurs disparu de Châlette avec toute sa famille peu de temps après la fin de la guerre. Qu'est-il devenu ? Je n'en sais rien, certains ont dit qu'il était décédé.

Sa fille Lucette Meunier avait été avant la guerre l'amie de ma jeune sœur Flore. »

G.C : Avez-vous gardé votre étoile jaune ?

« Non.

Je me souviens que maman avait cartonné notre étoile qui était attachée à nos vêtements par une épingle à nourrice. Normalement, il fallait que l'étoile soit solidement cousue aux différents vêtements mais pour obtenir une étoile, il fallait donner des bons d'habillement. Cela n'était donc pas gratuit, donc nous n'avions pas beaucoup.

Lorsque nous nous sommes enfuis des centres de l'UGIF, pour par la suite rejoindre papa en zone libre, nous avons pris le train sans porter l'étoile. Nous étions cinq dans le compartiment. Je faisais semblant de dormir avec Flore et Raymonde était en face avec notre « tante » (la passeuse) ; face à elle, un monsieur. Raymonde a toujours pensé que le monsieur savait que nous étions des enfants en fuite à essayer de nous cacher. Les Allemands ont contrôlé le train à Vierzon, ils sont passés dans notre compartiment une première fois, puis une deuxième fois où l'un d'eux a mis sa lampe vers Raymonde. Elle a eu la lumière dans les yeux. Il ne s'est rien passé, ils sont partis. Les enfants n'étaient pas obligés d'avoir une carte d'identité pour voyager MAIS Raymonde faisait plus que ses 14 ans et elle était inquiète qu'on puisse l'interroger et insister.

Lorsque nous étions dans notre pensions à Beynac, nous avons cru que le village où papa s'était réfugié avait été attaqué. En fait ce que nous pouvions voir de loin étaient les fumées du village d'Oradour-sur-Glane incendié par les Allemands. Notre papa est arrivé affolé au pensionnat. Il pensait que Beynac brûlait !

Pour revenir à l'étoile, la demande avait été faite de la coudre solidement aux vêtements et parfois lors des contrôles, les allemands ou les policiers demandaient les manteaux des gens, puis ils les regardaient face à la lumière pour voir les marques des coutures. Le tissu était fin à cette époque et c'est comme cela que certains ont été arrêtés.

G.C : Etes-vous déjà allée à Auschwitz ?

Non, je n'en ai jamais eu le courage.

Toutes les personnes qui y sont allées m'ont dit que les premières fois avait été très difficile à vivre, voire traumatisante.

Aujourd'hui, je n'en ai plus besoin, j'arrive à témoigner sans y avoir été.

G.C : Comment s'est passée votre première journée d'école lors de votre retour à Châlette ?

Ils ont voulu faire entrer ma sœur Raymonde en 5^e, elle leur a tenu tête car ses camarades étaient en 3^e et elle voulait y aller aussi. Elle a raté son examen en fin d'année mais à travailler pendant les vacances pour le passer lors de la 2^e session, elle a réussi et a pu aller en seconde.

Ils m'ont fait passer un test pour s'avoir si je pouvais être en classe de 5^{ème} et parfois je faisais les cours à la place de la professeure (cours sur les triangles), mes camarades m'ont juste dit qu'il y avait une rumeur comme quoi ma famille et moi étions mortes. Mais à part cela je n'ai eu le droit à aucune question sur ce qu'il m'était arrivée lors de mon absence.

Lorsque nous sommes revenus à Châlette, en septembre 1944, la guerre n'était pas encore terminée. Nous avons emprunté tous les moyens de locomotions : train, voiture à cheval, beaucoup à pied, La Loire en bac et un camion. Nous attendions maman, et espérions son retour. Papa avait été chercher des mûres et en avait fait des conserves pour aider maman à se retaper à son retour. Papa a surtout dû faire face à M. Lagneau qui avait toujours les clés de notre maison. Lorsque nous avons pu y entrer, elle était vide !

Papa allait aussi régulièrement à Paris consulter les listes. Nous écoutions aussi la radio qui diffusait les noms de ceux qui rentraient.

Un jour papa est revenu de Paris avec une brochure intitulée *Souvenir de la Maison des Morts*, le premier document sur l'extermination des Juifs dans les camps. Il a remis ce livre à Raymonde. Quand je suis montée dans sa chambre, je l'ai trouvée boursouflée de larmes, décomposée. Nous avons alors lu ensemble : les dates des rafles, les massacres, les horreurs...

Malgré le désespoir, nous avons continué à attendre maman. J'ai rêvé de son retour pendant des années, jusqu'en 1965, date de la mort de mon père en Israël.

Nous remercions Suzanne de nous avoir accordé de son temps et répondu à toutes nos questions. Ce fut une après-midi très intéressante et très riche.

G.C